

Beaucoup d'idées noires, quelques raisons d'espérer

Nicolas Klotz

Les cinémas nationaux face à la mondialisation — 2^e partie

Number 122, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5107ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Klotz, N. (2005). Beaucoup d'idées noires, quelques raisons d'espérer. *24 images*, (122), 15–17.



Nicolas Klotz.
La blessure (2003).

Beaucoup d'idées noires quelques raisons d'espérer

par Nicolas Klotz*

Je n'aime pas trop cette expression de *diversité culturelle* qui résonne si bien avec celle des *droits de l'homme*. L'une comme l'autre, je les entends comme la sonnerie d'un même glas. L'annonce d'une lente agonie collective. Vidées de tout réel pouvoir politique, elles sont devenues au fil de trois décennies des voiles derrière lesquels les massacres prolifèrent de plus belle. Des expressions commodes qui permettent à trop de personnes de s'arranger avec leurs consciences, de masquer la réduction tragique d'un monde multiple que nous connaissions et connaissons encore, totalement indomptable, insaisissable et absolument irréprésentable, en un monde triste qu'on voudrait nous faire croire unique et parfaitement représentable, peuplé d'êtres humains bien répertoriés et bien élevés, très proprement classés selon leur rentabilité économique.

Ce n'est pas le manque d'argent qui menace le cinéma en France, c'est la tristesse de ce monde unique, castré, vidé de vie; et le constat, féroce, de l'épuisement de beaucoup d'intellectuels, artistes, cinéastes qui peu à peu disparaissent, s'effondrent, ou vident leur travail de toute forme de révolte. Un monde abruti par la consommation de masse, les flux financiers et télévisuels, les nouvelles technologies. Monde féodal, monde pourrissant maquillé en jeune fille libre et offerte, drogue dure qui pulvérise nos esprits, nos corps, nos désirs collectifs. Avec ce monde-là, il est de toute évidence de plus en plus difficile de collaborer sans renoncer à la vie même, et bien évidemment, sans renoncer au cinéma.

Le seul cinéma accepté par ce monde-là est le *cinéma cosmétique*, celui qui efface l'usure et parfume l'odeur des morts. Malgré sa façade de parfumerie de luxe, le cinéma français s'éteint lentement.

En quinze ans, les *décideurs* qui jouent avec le financement du cinéma français se sont retirés du financement du cinéma d'auteur français, mettant bon nombre de cinéastes, de producteurs, de distributeurs et d'exploitants dans des situations épouvantables. Ce

retrait quasi militaire (sous le prétexte de la rentabilité économique, de l'audimat, de la loi du plus fort, blablabla...) s'est d'autant plus durci que s'est développée en contrepoint toute une offensive communicante sur la *diversité culturelle*. Les *décideurs* ne parlent jamais tant de la diversité culturelle que lorsqu'ils veulent décimer et démanteler les formes cinématographiques qui leur résistent. Malgré ce que ce retrait signifie et malgré le chaos qu'il provoque dans la production du cinéma d'auteur mondial, aucun mouvement, aucune revendication un peu forte ou de révolte n'a vu le jour dans le cinéma français. Reflet d'une réalité collective minée par la stratégie des parcours individuels, l'effondrement de la gauche, le durcissement des conditions de vie et l'épuisement des auteurs qui tentent de construire des espaces de travail dedans, au bord, ou à côté de cette machine économique formatée pour détruire.

Il est intéressant de constater à quel point le cinéma d'auteur français contemporain est méprisé par les filiales cinéma des chaînes de télévision françaises, ARTE France Cinéma comprise. Et comment leur maniement de la langue française, brillamment savante, rivalise d'ingéniosité pour éradiquer élégamment ce qui doit être éradiqué. Des colonies françaises à l'effondrement de la gauche en passant par Vichy, Pétain, l'Afrique, la France a acquis une longue expérience historique dans la justification des pires saloperies. On peut même affirmer sans grand risque de se tromper que le cinéma d'auteur français est, de tous les cinémas du monde, le cinéma le plus méprisé aujourd'hui par les chaînes de télévision françaises. Ce qui n'est évidemment pas un hasard. Puisque même blessé à mort et méprisé, ce qui reste encore debout dans le cinéma d'auteur français continue à inventer des esthétiques et à générer des rapprochements avec d'autres cinémas, cinématographiquement plus vigoureux pour le moment (argentin, coréen, thaïlandais, chinois, portugais, etc.).

Quand le cinéma d'auteur français aura totalement disparu, ce qui est tout à fait imaginable, il entraînera avec lui la disparition de tous les autres. Non pas parce qu'il aurait une mission, une force, un statut créateur supérieur aux autres, mais parce que, en un demi-siècle, il a pu créer des réseaux de financement, de salles de cinéma publics et de critique qui produisent, distribuent et écrivent sur l'ensemble du cinéma d'auteur mondial.

Ce que j'entends par *cinéma d'auteur* désigne une très petite zone de financement et de distribution non encore infestée par l'idéologie libérale, où les choses sont encore possibles et où le cinéma peut puiser une force de renouvellement tout à fait extraordinaire. Une zone du cinéma saturée d'opportunités à condition qu'elle devienne un lieu de résistance collective.

Les nouveaux tyrans ont aujourd'hui tous les moyens financiers et politiques nécessaires pour détruire cette zone de liberté. De même qu'ils ont détruit la gauche, ils ont aussi récupéré l'idée d'une *diversité culturelle* pour continuer à exclure. Trop de cinéastes français imaginent encore qu'ils peuvent individuellement passer à travers les mailles de la machine en singeant le cinéma des multiplexes.

Je suis très pessimiste.

La gauche en France, comme en Europe, n'a opposé aucune volonté politique pour contrer cette machine de destruction.

C'est de plus en plus difficile de réunir le minimum d'argent nécessaire pour faire des films en dehors des formatages cosmétiques qui dévitalisent le cinéma mondial.

Que faire ?

Renoncer à faire des films chers ?

C'est déjà fait.

Renoncer à faire des films au-dessus de 1 million d'euros ?

C'est déjà fait.

Renoncer à la pellicule, aux équipes de tournage ?

C'est de plus en plus fait.

Renoncer aux salaires ?

C'est de plus en plus fait.

Aux salles de cinéma ?

C'est un fait.

Partir faire des films ailleurs ?

Où ça ?

À quoi faut-il renoncer de plus si ce n'est à exister ?

Leucémie du cinéma : les gangs de *décideurs* avec leurs salaires exorbitants, leurs petits ego frigorifiés et démesurés, leurs plans de carrière *new age*, leurs voyages en classe affaires, leurs séjours dans les hôtels de luxe, tous frais payés, avec chauffeurs, voitures de fonctions, etc., l'odeur de mort qui se dégage de leurs sourires.

Leucémie du cinéma : les municipalités qui subventionnent avec l'argent public destiné aux salles d'art et d'essais les multiplexes qui viennent s'installer sur leurs terres.

Sans une refonte totale des modes de pensée, de travail et de solidarité qui lient ceux qui s'engagent aujourd'hui pour les cinémas minoritaires, il ne faut pas se faire d'illusions ; le cinéma d'auteur s'asphyxiera lui-même.

Avec ou sans diversité culturelle.

Les solutions individuelles existent mais à très court terme, parce que le cinéma n'est pas un art au sens de la peinture, de la littérature ou des arts plastiques. Sa force n'est pas individuelle. Elle est collective, historique, esthétique, politique, philosophique, économique, technique ; tout ce qui fait du cinéma un lieu de résistance exceptionnel.

Où réside alors l'espoir ?

Lumière, Murnau, Chaplin, Ford, Tourneur, Bresson, Renoir, Ozu, Pasolini, Straub, Garrel, Hou Hsiao-hsien, Tsai-Ming-liang, Bartas, Costa, Alonso, Weerasethakul...

Le cinéma contemporain n'a visiblement pas encore assez éprouvé sa capacité de durer, ni celle de se terrer *underground* pour reconnaître les siens, comme il a dû le faire sous le nazisme, le maccarthysme, les dictatures en Amérique du Sud, en Chine, en Iran, ou en ex-Union soviétique. Les cinéastes d'hier étaient souvent des exilés, même dans leur propre pays et leur propre langue. Dans leurs exils intérieurs ou extérieurs, il y avait toujours quelque part un pays pour les accueillir. Le cinéma sera toujours *étranger* au monde. Il ne revendiquera jamais le sol et le sang. Pour le comprendre, nous avons besoin d'histoire et de géographie. Qu'est-ce qu'un exilé aujourd'hui ? En Europe, les exilés sont traités comme des criminels en puissance. Des *non-citoyens*, des *sous-hommes*. Les hommes politiques, comme la police et la télévision, les appellent des *clandestins*. Toutes les terres d'accueil qui ont donné naissance aux films et aux cinématographies du monde entier ont aujourd'hui quasiment disparu. Les cinémas d'auteur coréen, thaïlandais, chinois, argentin, iranien vivent avec des titres de séjour provisoires délivrés par le CNC, ARTE, le Festival de Cannes, la Quinzaine des réalisateurs, la critique, les bribes de réseaux d'exploitation et de distribution indépendants encore debout en France.

La réalité est que ce cadavre de monde n'a plus rien à faire du cinéma d'auteur. Tout comme il n'a rien à faire des milliards d'êtres humains qui vivent sous le seuil de pauvreté ou qui tentent de créer des modes de vie, de penser, d'aimer, des amitiés, des cultures, des paysages, des langues, qui veulent vivre en dehors de ses lois/mots d'ordre/injonctions capitalistes. Ce n'est pas un sort particulier lancé au cinéma d'auteur mais les effets de la contre-révolution mondiale, totale, totalitaire, menée par les valeurs les plus conservatrices, qui se vengent aujourd'hui de toutes les grandes révolutions qui leur sont passées sur le corps depuis un siècle.



La blessure (2003).

L'espoir réside dans le fait que le cinéma ne peut plus échapper au monde d'aujourd'hui, il ne peut plus continuer à se rêver une *fenêtre ouverte sur le monde*. Toutes les fenêtres sont brisées et les machines sont là pour continuer à détruire. Peuples, maisons, pensée, images, avenir, Histoire. Si cette révolution fétide venue des États-Unis, très largement et très efficacement relayée par l'Europe, a pu achever le monde communiste, comment ne pourrait-elle pas mettre fin au cinéma d'auteur?

L'espoir alors ?

Continuer à faire des films avec l'argent qu'on arrive à réunir, sur tous les supports, en inventant de nouvelles solidarités non plus fondées sur les relations économiques qui dictent les relations de travail, mais sur les amitiés, les débats esthétiques, cinématographiques et politiques, qui seuls ont une chance d'ouvrir l'horizon et de permettre au cinéma d'auteur mondial de se développer, pas seulement dans sa *diversité* (cela va de soi), mais dans toute sa puissance de résistance.

L'espoir alors ?

S'interroger sur la possibilité historique d'un mouvement, d'une *Internationale cinématographique* constituée par tous ceux qui pratiquent ces nouvelles solidarités : cinéastes de longs et de courts métrages, producteurs, distributeurs, critiques, cinémathèques, salles de cinéma, festivals de cinéma, spectateurs, philosophes, professeurs, lycéens, étudiants, associations, etc.



Trois questions à Manoel de Oliveira

A-t-on raison d'avoir peur de la culture de masse américaine ?

Le principal danger serait que les pays européens se vendent eux-mêmes aux Américains. Dans le monde entier, les premières pages des journaux et des revues sont systématiquement occupées par les Oscar américains, leurs films et leurs acteurs, tandis que les films et les acteurs européens, même dans les journaux et revues d'Europe, n'ont droit, aussi bons soient-ils, qu'à la page des « Spectacles ».

La notion de cinéma national a-t-elle encore un avenir ?

Tant qu'il existera dans chaque pays, même le plus petit, une identité sociale et culturelle, on ne pourra pas ignorer son expression propre. Il faut respecter les identités culturelles et le droit d'expression qu'elles méritent, au même titre que les plus grands et les plus puissants pays des cinq continents.



Pas une *Internationale* abstraite, mondaine et clanique, déconnectée de l'Histoire et des réalités concrètes du cinéma : un mouvement fortement ancré dans la pensée, l'organisation, la production, la réalisation, la distribution de films résistants.

Mais peut-être est-ce encore trop tôt ?

Ou bien trop tard.

Si la révolution libérale qui empeste aujourd'hui le monde a pris autant de force en trente ans, c'est parce qu'elle assume entièrement ses idées et ses désirs.

Dans un livre important, qui porte le titre si éloquent de *La communauté désœuvrée*, Jean-Luc Nancy, que je tiens ici à remercier pour l'hospitalité de sa pensée et la chaleur de son amitié, écrit : « Est-il vraiment besoin de dire ici un mot de l'individu ? Certains y voient dans son invention et dans sa culture, sinon dans son culte, le privilège indépassable grâce auquel l'Europe aurait déjà montré au monde l'unique voie de l'émancipation des tyrannies et la norme à laquelle mesurer toutes les entreprises collectives ou communautaires. Mais l'individu n'est que le résidu de l'épreuve de la dissolution de la communauté. » **21**

*Scénariste et réalisateur, Nicolas Klotz est l'auteur de *La nuit bengali* (1988), *La nuit sacrée* (1992), *Paria* (2001), *La blessure* (2004) et *La question humaine* (2005).

Que peut le cinéma pour sauvegarder la diversité culturelle dans un contexte de globalisation de la culture ?

Un métissage culturel est naturel et fait partie, dans un sens, de la globalisation, mais il n'annule aucunement la continuité des expressions de forte identité dans lesquelles la différence s'affirme. Cela dit, je crois au cinéma d'auteur pour préserver cette diversité. Tout cela dépendra de la force éthico-culturelle de chacun des pays. La globalisation ne sera jamais totale. En effet, n'y a-t-il pas cinq races humaines, et ne se caractérisent-elles pas par leurs modes de vie différents dans des zones géographiques aussi distinctes que l'Équateur, les zones méridionales ou celles des extrêmes arctique et antarctique ? Au-delà de ces évidences, il existe bien d'autres singularités. Une imposition généralisatrice, qui contraindrait aux mêmes coutumes et aux mêmes vies dans le monde entier, engendrerait un risque de créer des tensions, voire de se transformer en une source génératrice de guerres. Déjà l'Union européenne fait face à certaines difficultés dans sa tentative laborieuse de globalisation. Manifestement, le respect des différences est un bon fondement pour l'établissement d'une paix durable.

Traduction : A. Dardet

O quinto império (2004).